

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 17 (1916-1917)

Artikel: Dans les eaux fermées du Levant : Capitans-Bachis
Autor: Asséo, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

kann man eben nicht erlernen; man muss sie erleben, mitempfinden, und das merke ich oft genug an mir selbst.

Von allgemeinem Interesse ist aber die Tatsache, dass kurz vor dem Kriege ein Franzose so gerne, aus lauter Lust, deutsche Verse schrieb. Welche Kluft trennt uns schon von diesem Jahr 1914! Wer wird die Kluft überbrücken? Die Künstler und Dichter, vielleicht, wenn aus der großen Prüfung ein gemeinsames Ideal erblüht.

Es schrieb mir jüngst einer der besten französischen Schriftsteller die bezeichnenden Worte: „Enfin, vous nous connaissez. Si, après la guerre, *ils* font de tout ça de la bonne, très bonne littérature, eh bien on leur pardonnera!“

Wo die Politiker, die Diplomaten, die Theologen und sogar die Gelehrten den Hass gesäet haben, da mögen einst die gottbegnadeten Künstler dem neuen Geist der Liebe Altäre errichten, mit reinen Weihrauchflammen.

ZÜRICH

E. BOVET



LE COMMERCE MARITIME PENDANT LA GUERRE

DANS LES EAUX FERMÉES DU LEVANT: CAPITANS-BACHIS

Il ne faut pas les confondre avec les capoudans de la marine régulière turque, ni avec les capitans de l'ancien théâtre espagnol; tout en tenant des deux, les Capitans-Bachis forment une race à part, extraordinaire. Nés pirates, élevés parmi des pirates et ne vivant que de piraterie, comme Cervantes disait des Tsiganes, ils ont et l'héroïsme froid d'un Lara, et la fausseté d'un clephte avec la langue d'un Gascon. Sont-ils turcs, sont-ils kurdes, arméniens, grecs ou laz? Ils sont peut-être un mélange de tout cela: affables et dévoués comme un Turc, cruels comme un Kurde, ingénieux comme un Arménien, hâbleurs comme un Grec, sanguinaires comme un Laz. Mais c'est ce dernier, surtout, qui l'emporte chez eux. Les Laz, cette terrible tribu des bords sud-orientaux de la mer Noire, ont donné un effrayant exemple de leur barbarie, pendant cette guerre. Envoyés aux Dardanelles combattre les jeunes sol-

datés français et anglais, ils égorgaient ceux-ci dès qu'ils avaient rendu les armes. Il fallait l'intervention armée des officiers turcs et allemands pour faire cesser le carnage. Donc, les Capitans-Bachis ont surtout du sang de Laz dans leurs veines. Leurs galères faisaient jadis la terreur de l'Egée. Ils allaient nombreux, souvent pour leur compte, très souvent aussi pour le compte des Sultans ou de quelque Pacha hystérique. Depuis environ cinquante ans, ils avaient disparu ou plutôt ils étaient soumis, se livrant au paisible commerce du caïtchi (barquier). La guerre, spécialement la guerre sous-marine, les a ressuscités : ils règnent aujourd'hui sur le commerce des ports de la Marmara et de Stamboul ; ce sont les Pirates de la Corne-d'Or.

Ils sont de carrure moyenne, mais doués d'une force herculéenne. La plupart portent le traditionnel chalvar avec la large ceinture blanche ou rouge du mohadjir et le calpak d'astrakan, légèrement fendu comme un chapeau de feutre. D'autres portent le costume du bachi-bouzouk qui est mi-européen et mi-asiatique. Leur type est généralement beau. Ils ont des yeux d'une fixité troublante ; leur rire est sobre, mais ils parlent par insinuations avec une grande intelligence. Ils ne parlent pas le turc ; leur idiome est du kurde mêlé de turc, de grec et d'arménien. Ne pouvant prononcer le k, ils l'adoucissent en h.

* * *

Depuis le commencement de la guerre, par crainte des sous-marins qui foisonnaient entre les Dardanelles et le Bosphore, ou à cause du manque de charbon, les bateaux, fort rares du reste, ayant suspendu leurs courses, les voiliers des Capitans-Bachis les remplacèrent. Ils allèrent prendre, dans les ports asiatiques marmaréens, les achats des commerçants et des spéculateurs de Stamboul. Leurs barques ayant bientôt la charge de tout le commerce maritime entre la capitale et les provinces turques, ils établirent un tarif naturellement exorbitant ; leur flotte devint la maîtresse absolue du ravitaillement de plus de deux millions d'âmes, et ses pilotes, les Capitans-Bachis, restaient les seuls spectateurs de ce qui se passait en mer et dans leurs navires. Il y avait tempête quand ils le voulaient, et pour cause, et les voyages de quelques heures

duraient, au gré de leur industrie particulière, quinze, vingt et parfois plus de trente jours, s'ils finissaient, bien entendu, jamais. On n'affronte pas pour rien le péril des torpilles. D'un côté les compagnies d'assurances maritimes n'acceptent de couvrir que des risques d'avarie partielle et refusent d'assurer contre les avaries générales; d'un autre, en cas de mauvais temps, les Capitans-Bachis sont autorisés à jeter la marchandise à la mer pour sauver leurs navires et leurs personnes. Chaque cargaison a parfois une valeur de plusieurs dizaines de mille francs et les côtes, mon Dieu! sont si sombres et si peu gardées! La tentation fait que la corporation des Capitans-Bachis fait accroître singulièrement la fréquence des tempêtes et, partis de Panderma, par exemple, avec deux mille Livres de marchandises, ils arrivent dans la Corne-d'Or avec quatre ou cinq cents Livres seulement de cargaison avariée par-dessus le marché. C'est ainsi que ces „soldes“ de cargaisons sont vendus à Stamboul à des prix fabuleux et que la chance du spéculateur s'y mesure à l'importance des cargaisons „coulées“.

* * *

Pareils aux smoglers scandinaves, les Capitans-Bachis ont leurs îles, espèces d'antrès où nul autre qu'eux ne met jamais le pied et dont nul, à part eux, ne connaît les sombres cavernes creusées sous roc par la furie des vagues. Ce sont des rochers sans noms, inhabités et sans aucune végétation, qui lèvent leurs masses escarpées, noires ou grises, le long des côtes de l'Asie marmarienne. Les pirates de la Corne-d'Or en ont fait, sans doute, leurs bases d'opérations. D'autres, peut-être, viendront nous conter, par la suite, les drames qui s'y déroulèrent dans les terribles nuits de l'hiver 1915—1916 et qui s'y dérouleront encore cet hiver.

Un de ces vieux loups de mer, Bach-Capitan parmi les Capitans-Bachis (chef parmi les chefs), vieux requin presque septuagénaire, tardait outre mesure, une fois, à reparaître à Stamboul. On jugeait déjà son voilier et lui-même perdus, quand on le vit venir un jour par une autre voie que celle de la mer. Il raconta que, comme il se trouvait déjà depuis plusieurs jours en mer, naviguant vers la Pointe du Sérail, il avait entendu, un soir, un singulier bruit tout près de son bateau. Avant qu'il eût le temps de sortir

de son trou pour regarder, trois marins armés avaient sauté dans le voilier et, tandis que l'un d'eux braquait sur lui le canon d'un revolver, les deux autres se mettaient immédiatement à examiner rapidement la cargaison. S'étant mis debout, c'est alors seulement qu'il aperçut une masse noire, semblable à un immense poisson, tout près de son navire. Quand les deux marins eurent fini d'examiner la cargaison, ils se dirent quelques mots entre eux, puis, ils lui firent geste de passer dans le sous-marin. On le fit descendre par un escalier en colimaçon, si bas qu'il n'aurait jamais cru que ce fût si profond. Il ne sut jamais ce qu'on avait fait de son navire, ni combien de temps il resta dans le submersible, car, disait-il, les jours et les nuits se ressemblent là-dedans, chez ces „chéitans oglou chéitans“ (diables fils de diables). Il y avait, toutefois, mangé et bu comme un prince et, à la fin, on l'avait déposé un soir sur la côte en lui donnant des paquets de chocolat et cinq livres anglaises.

L'aventure plut aux Capitans-Bachis et, à partir de ce moment-là, les rencontres avec des sous-marins devinrent aussi ordinaires et fréquentes que les tempêtes. De nouvelles unités, fraîchement construites apparemment, venaient remplacer les voiliers disparus. Ainsi, les Capitans-Bachis font des sacrifices pour soutenir le commerce maritime de la capitale ottomane. Par conséquent, ils se voient obligés de hausser leur tarif de temps en temps, et les négociants et spéculateurs de s'y soumettre, car on ne plaisante pas avec la corporation des pirates de la Corne-d'Or. Ils sont rois dans leurs galères et leurs galères règnent sur le Bosphore et la Marmara. Les plus hardis s'aventurent sur les côtes de la Mer Noire jusqu'aux environs de Trébizonde et chacun de ces voyages est une fortune amassée.

Voilà le commerce maritime tel qu'il se pratique, de nos jours, dans les eaux fermées du Levant. Diffère-t-il de beaucoup de celui qui se pratique en grand sur les grandes mers d'Occident? Nous ne croyons pas. A bien voir les choses, on y découvrirait sûrement bien des actes analogues — sinon pires — à ceux des Capitans-Bachis.

ZURICH

A. ASSÉO

